

Violette.

Allongée sur son lit, Violette poussa un soupir et se redressa brutalement, livre en mains. Sa chevelure rousse cascada en boucles lourdes de part et d'autre de son visage pâlichon. Elle toussa, râla puis retomba sur ses oreillers.

– Satanée grippe...

Elle réajusta ses lunettes sur son nez, ramena le livre sous ses yeux et poursuivit la lecture. Violette lisait, et ce depuis deux jours, *La plaisanterie* de Milan Kundera. Malade depuis bientôt une semaine, elle s'était lancée dans un bookathon avec, pour seul objet, les œuvres de l'écrivain. Elle avait d'abord commencé par son cycle français : *L'identité*, *La lenteur* et *L'ignorance*. Avec *L'identité*, elle était tombée en amour de l'auteur, de sa pensée et de son style : de quelle manière nous adaptons-nous en fonction des situations du quotidien ? de notre environnement social ? combien de visages, d'identités, avons-nous ? qui sommes-nous, vraiment ? et qui est l'autre, alors ? Une série de questions qui l'avait tenue éveillée toute une nuit et conduite, très rapidement, vers le récit-essai *La lenteur*. Un joli petit bouquin qu'elle avait également fortement apprécié. De lui, elle retint deux choses : une citation – « Quand les choses se passent trop vite, personne ne peut être sûr de rien, de rien du tout, même pas de soi-même. » – et un état d'esprit – le *carpe diem*, au ralenti. Concernant *L'ignorance*, Violette demeurait encore perplexe. Sur fond d'exil politique et de retour en pays natal, *L'ignorance*, c'est la nostalgie, celle du temps perdu et des moments qui, n'ayant pas pu se vivre hier, ne seront pas non plus vécus demain. Bref, une sorte « d'épopée à la Ulysse, en plus contemporain », comme elle l'avait dépeint à Antoine, son frère. Ensuite, ayant brièvement lu les résumés des autres ouvrages de l'écrivain, elle décida d'entamer le cycle tchèque avec *La plaisanterie*, son premier roman publié en 1967.

– C'est dense, plus dense que le cycle français, expliqua-t-elle à son frère une fois l'œuvre terminée. Les phrases sont à rallonge... elles sont alambiquées. Ça lui donne des airs de Proust, à Kundera. Ça se passe dans les années 50, en pleine répression russe. Ça raconte l'histoire de Ludvik, un jeune communiste, qui fait une mauvaise blague : un jour, il écrit à sa petite-amie « L'optimisme est l'opium du genre humain. L'esprit sain pue la connerie. Vive Trotski ! ». Autant dire que, vue l'époque, il se tire une balle dans le pied. Bref, Ludvik est exclu du Parti, renvoyé de l'université et enrôlé de force dans l'armée avec les déviants et autres ennemis politiques. À partir de là, tout vire à l'amertume et à la souffrance. Il y a l'insouciance et la crédulité de la jeunesse opposée à la maturité et à la résignation de l'âge adulte... Ce qui est à la fois drôle et triste, c'est que tout au long du livre, on sent le naufrage de Ludvik, on l'accompagne dans sa chute, et puis on se rend compte que ce qui l'a conduit là, c'est qu'un instant, qu'un choix, qu'une idiotie de jeune prépubère. C'est angoissant, de se dire qu'en une seconde, on peut foirer toute une vie... la nôtre ou même celle des autres. Mais ça, toi, tu connais.

Violette attrapa *La plaisanterie* sur sa table de chevet. Comme pour chacune de ses lectures, elle avait sélectionné deux extraits pour son frère.

– « J'étais celui qui avait plusieurs visages [...] ; et quand j'étais seul [...] j'étais humble et troublé comme un collégien. Ce dernier visage était-il le vrai ? Non. Tous étaient vrais : je n'avais pas, à l'instar des hypocrites, un visage authentique et d'autres faux. J'avais plusieurs visages parce que j'étais jeune et que je ne savais pas moi-même qui j'étais et qui je voulais être. »

Violette se replaça un peu mieux sur son lit, puis enchaina sur le second passage.

– « Je commençais à comprendre qu'il n'existait aucun moyen de rectifier l'image de ma personne, déposée dans une suprême chambre des instances des destins humains ; je compris que cette image (si peu ressemblante fût-elle) était infiniment plus réelle que moi-même ; qu'elle n'était en aucune façon mon ombre, mais que j'étais, moi, l'ombre de mon image ; qu'il n'était nullement possible de l'accuser de ne pas me ressembler, mais que c'était moi le coupable de cette dissemblance ; et que cette dissemblance enfin était ma croix, dont je ne pouvais me décharger pour personne et que j'étais condamné à porter. »

Violette remit le livre sur sa table de chevet et se rallongea aussitôt. Elle tourna son visage vers le cadre photo qui jouxtait *La plaisanterie*. Sur l'image, son frère et elle souriaient à l'objectif.

Lui aussi, il avait fait un choix idiot quand il était jeune.